

Les « petites perceptions » : des petits riens qui sont quelque chose

Par Didier LAMBOIS,
Lycée Bichat, Lunéville

Notre vie psychique se réduit-elle à ce qui est pensé, à ce qui est présent à notre esprit, à ce qui est conscient ? Pour bon nombre de philosophes c'est une évidence : comment affirmer en effet qu'il puisse y avoir des pensées qui ne soient pas pensées ?!! Ce ne serait plus des pensées ! Pour Descartes (1596-1650), par exemple, l'esprit humain est transparent à lui-même et il n'y a rien en lui dont il n'ait conscience. **Leibniz (1646-1716)** est l'un des premiers philosophes à oser affirmer que toute pensée n'est pas nécessairement consciente. Pour nous en convaincre il nous donne de nombreux exemples de perceptions que nous avons sans en avoir conscience, de perceptions qui ne sont donc pas, pour reprendre son vocabulaire, des aperceptions.



« Il y a mille marques qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même dont nous ne nous apercevons pas, parce que ces impressions sont ou trop petites et en trop grand nombre, ou trop unies, en sorte qu'elles n'ont rien d'assez distinguant à part ; mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet et de se faire sentir au moins confusément dans l'assemblage. C'est ainsi que l'accoutumance fait que nous ne prenons pas garde au mouvement d'un moulin ou à une chute d'eau, quand nous avons habité tout auprès depuis quelque temps. Ce n'est pas que ce mouvement ne frappe toujours nos organes, et qu'il ne se passe encore

quelque chose dans l'âme qui y réponde, à cause de l'harmonie de l'âme et du corps, mais ces impressions qui sont dans l'âme et dans le corps, destituées des attraits de la nouveauté, ne sont pas assez fortes pour s'attirer notre attention et notre mémoire, attachées à des objets plus occupants. Car [toute attention demande de la mémoire](#), et souvent, quand nous ne sommes point admonestés, pour ainsi dire, et avertis de prendre garde à quelques-unes de nos propres perceptions présentes, nous les laissons passer sans réflexion et même sans être remarquées. Mais si quelqu'un nous en avertit incontinent après et nous fait remarquer, par exemple, quelque bruit qu'on vient d'entendre, nous nous en souvenons et nous nous apercevons d'en avoir eu tantôt quelque sentiment. Ainsi c'étaient des perceptions dont nous ne nous étions pas aperçus incontinent, l'aperception ne venant dans ce cas que de l'avertissement après quelque intervalle, tout petit qu'il soit. Et pour juger encore mieux des petites perceptions que nous ne saurions distinguer dans la foule, j'ai coutume de me servir de l'exemple du mugissement ou du bruit de la mer, dont on est frappé quand on est au rivage. Pour entendre ce bruit comme l'on fait, il faut bien qu'on entende les parties qui composent ce tout, c'est-à-dire les bruits de chaque vague, quoique chacun de ces petits bruits ne se fasse connaître que dans l'assemblage confus de tous les autres ensemble, c'est-à-dire dans ce mugissement même, et qu'il ne se remarquerait pas si cette vague, qui le fait, était seule. Car il faut qu'on soit affecté un peu par le mouvement de cette vague et qu'on ait quelque perception de chacun de ces bruits, quelque petits qu'ils soient ; autrement on n'aurait pas celle de cent mille vagues, puisque cent mille riens ne sauraient faire quelque chose". »

[LEIBNIZ](#) Nouveaux Essais sur l'entendement humain, Préface, 1704

La perception consciente est la somme d'innombrables perceptions qui demeurent inconscientes. Cette **théorie des « petites perceptions »** permettra à Leibniz d'affirmer que les animaux et les plantes ont des perceptions, qu'ils ont même des désirs, et que cela n'implique pas qu'ils aient conscience. Les petites perceptions jouent également un rôle au niveau de nos décisions qui parfois nous semblent arbitraires ; elles constituent des motifs cachés qui expliquent par exemple pourquoi nous contournons un obstacle par la droite plutôt que par la gauche. Des facteurs inconscients influeraient donc sur nos comportements... Leibniz semble avoir quelques pas d'avance sur Freud (1856-1939).

Mais la théorie des « petites perceptions » illustre aussi parfaitement la fameuse formule de Leibniz selon laquelle **« la nature ne fait pas de saut »**. S'il y a une forme de continuité de la conscience c'est parce que dans la nature tout est continu. *« On ne serait jamais éveillé par le plus grand bruit du monde, si on n'avait quelque perception de son commencement qui est petit, comme on ne romprait jamais une corde par le plus grand effort du monde, si elle n'était tendue et allongée par des moindres efforts, quoique cette petite extension qu'ils font ne paraisse pas »* (*Ibid.*) Le monde que nous percevons est continu et infini, mais c'est donc un infini divisible en une infinité de parties dont chacune est à son tour divisible et infinie... et que nous ne pouvons percevoir. Ces infiniment petits *« nous ne les concevons pas comme des zéros tout simples et absolus, mais comme des zéros relatifs..., c'est-à-dire comme des quantités évanouissantes qui tendent vers zéro »* (Écrits mathématiques, IV, 218).

Si l'**infinitésimal** est presque rien il n'est pas rien puisqu'il permet de modéliser les équations de dynamique et Leibniz contribue, de ce fait, à donner un nouvel élan aux mathématiques. Pourtant l'existence de ces grandeurs infiniment petites pose autant de problèmes qu'elle n'en résout : il est bien difficile en effet, pour un penseur rigoureux, d'en préciser la nature et le statut. *« Concevoir une quantité infiniment petite, c'est-à-dire moindre que toute quantité sensible, voilà qui est, je l'avoue, au-dessus de mes forces »* disait Berkeley (*L'Analyste*). Leibniz lui-même qualifiait ces grandeurs infinitésimales de simples *« façons de parler »*, de *« fictions utiles pour le calcul »*. Mais les mathématiques peuvent-elles reposer sur des fictions aussi suspectes ? La notion d'infiniment petit a des limites que seule la notion de limite permettra de dépasser... au XIX^e siècle.

J'aimais et j'aime encore les mathématiques pour elles-mêmes comme n'admettant pas l'hypocrisie et le vague, mes deux bêtes d'aversion.

Stendhal